



Collection de documents historiques : Du Nord canadien vers le Southway Inn d'Ottawa

Note à l'intention des élèves

Travailler avec des documents primaires est l'une des tâches les plus difficiles que les historiens entreprennent. Lorsque vous lisez ces documents, il est important que vous vous rappeliez le type de texte avec lequel vous travaillez. Dans la plupart des cas, ces documents n'ont pas été rédigés pour vous fournir des renseignements. En tant que tels, ces documents doivent être interprétés. Vous devrez les lire attentivement et vous poser des questions sur qui les a écrites, quand et pourquoi. Vous devrez également déterminer si l'auteur est une source d'information fiable ou crédible. Afin de vous aider dans cette tâche, chaque document est précédé d'une très brève description du contexte ainsi que de quelques questions directrices.

Document 1 : Le « noble sauvage »

Le texte qui suit est un extrait d'un discours prononcé par R.A.J. Phillips, chef de la Division de l'Arctique du ministère des Affaires du Nord et des Ressources naturelles. L'auteur décrit certains des stéréotypes et des hypothèses qui existaient au Canada à l'époque au sujet des Inuits. En lisant ce texte, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Selon Phillips, quelle est la perception du public à l'égard des Inuits ?*
2. *Comment cette perception pourrait-elle influencer sur la perception et le traitement des Inuits vivant dans les villes ?*

La prise de conscience croissante du public à l'égard des Esquimaux a naturellement conduit à une simplification excessive dans l'esprit populaire. Pour beaucoup, l'Esquimau est toujours le noble sauvage, et un investissement émotionnel très substantiel a été placé dans cette pittoresque créature entourée de huttes de neige, de traîneaux, de harpons de pêche et de clichés. Dans cette société confuse du milieu du XXe siècle, marquée par les voyages interplanétaires, la jeunesse délinquante et la perception subliminale, l'Esquimau est devenu une valeur immuable, l'incarnation, bien que distante et invisible, de valeurs immuables. Il est, pour citer l'expression la plus horrible de toutes, « intact », et ceux qui sont associés au contact entre nos civilisations du Sud et du Nord sont assimilés aux forces de Mammon. Ce point de vue, si longtemps défendu, ne se limite pas à un petit groupe de lunatiques, et c'est ce qui explique l'extraordinaire popularité des nombreux livres d'école du type : « J'ai vécu dans un igloo ». Les deux plus grandes faussetés de ce concept du « froid profond » sont que les Esquimaux peuvent maintenant être à l'abri du changement, et qu'ils n'ont pas changé depuis que nous les connaissons.

Extrait de : « *The Changing Eskimo* », présenté par R.A.J. Phillips (Ottawa: ministère des Affaires du Nord et des Ressources naturelles, 25 février 1958). Bibliothèque et Archives Canada, AMICUS No. 8326575, 1.

Document 2 : L'économie esquimaude

La note de service ci-dessous a été rédigée en 1953 par James Cantley, agent d'entraide à la Division des services de l'Arctique du ministère des Affaires du Nord et des Ressources nationales, le ministère gouvernemental responsable des affaires inuites à l'époque. J. Cantley écrit à J.G. Wright, membre du sous-comité de l'éducation esquimaude du Ministère, qui lui a fait parvenir un exemplaire de la publication *Pakistan News and Views*, émise par le bureau du Haut-Commissariat du Pakistan à Ottawa. Le bulletin décrivait un programme conçu pour « aider les villageois à s'aider eux-mêmes » en formant les gens à travailler sur des projets de construction et d'agriculture dans 600 villages du Pakistan. En lisant la note de service de James Cantley, réfléchissez aux questions suivantes :

1. Pourquoi Wright et Cantley ont-ils pensé qu'il était utile d'envisager le programme du Pakistan pour aborder la question de l'économie du Nord ?
2. Qu'est-ce que cela vous dit sur la façon dont le gouvernement du Canada envisageait sa relation avec les Inuits ?

En ce qui concerne votre note de service et la copie ci-jointe de *Pakistan News and Views*, je pense que nous avons maintenant atteint le point où nous devons aborder plus directement les problèmes économiques et sociaux des Esquimaux. Même si le marché du renard blanc devrait se rétablir de son faible niveau actuel, nous devons encore admettre que le piégeage n'occupe qu'environ quatre mois de l'année esquimaude et constitue un moyen très fragile pour les Esquimaux de subvenir à leurs besoins. S'il veut progresser ou même rester autonome et indépendant, l'Esquimau doit avoir d'autres sources de revenus. Comme il n'y a que peu de valeur économique dans le territoire, à part le renard blanc, la solution semble se trouver dans la création d'entreprises artisanales ou de petites industries. Les travaux publics, tels que l'amélioration des zones de peuplement, ont leur utilité, en particulier pour les personnes physiquement aptes, mais leur portée est limitée et ils ne sont au mieux qu'un travail de fortune temporaire. Les industries locales peuvent être considérées sous deux angles :

- a) Celles qui sont favorisées pour la production d'articles destinés à la vente sur des marchés extérieurs;
 - b) Celles qui visent à rendre les Esquimaux plus autosuffisants en les encourageant à fabriquer davantage de produits pour répondre à leurs propres besoins au lieu de dépendre entièrement des importations. [...]
- Des suggestions ont été formulées dans d'autres notes de service au sujet de ce dossier en vue de l'élaboration d'un plan d'action local à Aklavik et ailleurs. Toutes ces suggestions visent à accroître les revenus des Esquimaux ou à leur fournir des moyens leur permettant d'améliorer leur niveau de vie ou de conserver leur niveau de vie actuel. Beaucoup de choses peuvent être faites en ce sens, mais cela demandera du temps et de la patience. L'Esquimau moyen est le moins préoccupé par la précarité de son état actuel et il faudra du temps pour le convaincre qu'il doit changer considérablement son mode de vie s'il veut faire plus que survivre.

J. Cantley,
Services arctiques

J. Cantley, Note à l'attention de M. J.G. Wright, 18 décembre 1952. RG 85, Volume 1234, Dossier 251-1 Volume 2, « *Eskimo Economy & Welfare (General and Policy)* », Département de l'économie et de la protection sociale esquimaudes, ministère de l'Éducation, de la Science et de la Technologie. Affaires du Nord et Ressources nationales. Bibliothèque et Archives Canada.

Document 3 : « Comment je suis devenu un Esquimau »

L'article suivant a été publié dans le magazine canadien Maclean's en novembre 1954. L'auteur, un Torontois du nom de Doug Wilkinson, était un vendeur et un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale; il a vécu avec une famille inuite dans l'Arctique pendant un peu plus d'un an. En lisant l'article de Wilkinson, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Pourquoi Wilkinson a-t-il écrit ce texte ? Qui était son public ?*
2. *Que nous apprend cet article sur la façon dont les Canadiens percevaient les gens du Nord ?*

Comment je suis devenu un Esquimau

Voici l'histoire remarquable d'un vendeur itinérant qui est retourné à l'âge de pierre. Adopté par une famille esquimaude, il a vécu pendant un an en mangeant de la viande crue et en dormant sur des peaux d'animaux. Voici ce qu'il a appris – depuis l'intérieur d'un igloo.

Entre avril 1953 et mai 1954, j'ai vécu comme fils adoptif d'une famille esquimaude. Mon père était Idlouk, un chasseur fort et compétent; ma mère s'appelait Kidlik, c'était une petite femme dans la trentaine, aux cheveux noir jais, aux yeux bridés et à la peau foncée. J'avais neuf frères et sœurs. Nous étions l'une des cinq familles vivant à Oulatseevik, à peine un point sur le dépotoir gelé du nord de l'île de Baffin. [...] Certains aspects de la civilisation de l'homme blanc font peur aux Esquimaux. Une nuit, Idlouk m'a vu jeter un coup d'œil à un tableau de population dans mon dictionnaire. En réponse à ses questions, je lui ai donné de l'information sur diverses provinces canadiennes. Il était stupéfait. J'ai conclu notre discussion en disant que dans une ville appelée New York, quatorze millions de personnes vivaient dans une zone pas plus grande que celle couverte par sa petite île. « Ce n'est pas possible, » me répéta plusieurs fois Idlouk. Le lendemain, il s'est plaint en me disant qu'il n'avait pas pu dormir parce qu'il était torturé à l'idée des hordes de New-Yorkais empilés les uns sur les autres, luttant pour avoir assez d'espace pour respirer.

Extraits du texte « *How I Became An Eskimo* » par Doug Wilkinson, magazine *Maclean's*, 15 novembre 1954, 28 et 105.

Document 4 : Aller à Ottawa pour apprendre

Au début des années 1960, le gouvernement canadien souhaitait déterminer s'il devait ou non construire plus d'écoles dans le Nord ou amener des élèves inuits dans le Sud pour aller à l'école. Préoccupé à savoir si les étudiants inuits pouvaient rivaliser avec les étudiants des villes du Sud, le gouvernement décida de sélectionner quatre étudiants inuits prometteurs du Nord pour procéder à une « expérience », dans le cadre de laquelle ces derniers fréquenteraient une école secondaire de premier cycle à Ottawa. Peter Ittinuar, qui deviendrait plus tard le premier député inuit du Canada était l'un des étudiants sélectionnés dans le cadre de ce programme. Dans ses mémoires, il raconte l'impact qu'a eu son expérience à l'école à Ottawa entre 12 ans et 14 ans. En lisant comment la vie d'Ittinuar a été façonnée par ses expériences à Ottawa, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Comment Ittinuar s'est-il senti par rapport à son identité et à sa place dans la société après avoir quitté Ottawa ?*
2. *Pourquoi pensez-vous que c'était le cas ?*

« Nous avons beaucoup appris sur la langue anglaise. Au moment où nous sommes partis, nous le parlions aussi bien que les enfants Blancs. Mais pour aussi bon qu'il pouvait l'être à Rankin Inlet, il n'était pas aussi bon que si nous l'avions appris en milieu urbain. Notre anglais s'est alors beaucoup amélioré. Notre compétitivité a augmenté à l'école. Encore une fois, c'était concurrentiel à Rankin Inlet, mais cela n'avait rien

à voir avec ce que c'était dans une école publique ordinaire à Ottawa ou ailleurs. C'était très compétitif. Il fallait faire les devoirs. Il fallait porter attention aux détails. Il fallait être précis quand nous faisons de la grammaire et des mathématiques. Mais nous avons perdu notre langue, notre éducation culturelle. J'ai mentionné plus tôt que jusqu'à l'âge de douze ans, j'avais reçu l'éducation traditionnelle qu'un jeune inuit recevait : chasse, pêche, trappe et autres choses du genre. Mais cette éducation ne s'arrête pas à l'âge de douze ans. On continue d'apprendre. On apprend la navigation, la météorologie, les traditions et les chansons inuites. On apprend constamment. On apprend beaucoup sur les animaux, sur l'anatomie animale, sur les saisons, et bien d'autres choses encore. Tout que nous aurions appris en tant qu'Inuit, nous l'avons perdu parce que nous étions là-bas. Nous avons vécu toutes ces pertes. Puis l'aliénation a pris le dessus. On ne s'en rend pas vraiment compte quand on a douze ou treize ans, mais quand nous sommes retournés à Rankin Inlet, les autres enfants se sont moqués de nous, mais il y a surtout eu de l'envie et de la jalousie. Quand nous sommes retournés dans le Nord, à 14, 15 ou 16 ans, c'est là que nous avons connu la marginalisation et l'aliénation réelles. Nous n'étions pas vraiment Blancs et vous n'étiez pas vraiment Inuits. On se retrouvait entre les deux ou les deux à la fois. En fait, nous avons l'impression d'être les deux, mais ni l'un ni l'autre camp ne nous acceptait comme les deux. »

Extrait de l'ouvrage de Peter Ittinuar « Teach an Eskimo How to Read: Conversations with Peter Freuchen Ittinuar » (Iqaluit: Nunavut Arctic College, 2008), 66 – 67.

Document 5 : Les Inuits de Vanier outrés contre la mairesse

L'article suivant de l'Ottawa Citizen décrit la réaction des Inuits à l'égard de la mairesse de la ville de Vanier (qui fait maintenant partie de la ville d'Ottawa) après que celle-ci eut demandé à la Société canadienne d'habitation et de logement (SCHL), une société d'État créée en 1946 pour améliorer le logement au Canada, d'arrêter de construire des maisons pour les Autochtones dans la ville de Vanier. En lisant les commentaires de la mairesse et la réaction des Inuits de Vanier, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Que nous dit la demande de la mairesse Lalonde sur son point de vue sur les Inuits ?*
2. *Croyez-vous que d'autres habitants non inuits vivant à Vanier étaient du même avis que la mairesse ?*

Selon les Autochtones, la mairesse Lalonde leur doit des excuses

Les Autochtones de Vanier sont indignés par leur mairesse et disent qu'elle leur doit des excuses parce qu'ils ont l'impression d'avoir été dépeints comme des ivrognes. Assis dans une halte-accueil autochtone jeudi, Bryan Alexander s'est dit dégoûté en se rappelant que la mairesse Gisèle Lalonde avait demandé aux fonctionnaires fédéraux de mettre un frein à la construction de logements pour les Autochtones parce qu'ils causaient des « problèmes sociaux » à Vanier, a-t-elle dit. « Je n'aime pas y vivre maintenant », a déclaré M. Alexander, en ajoutant qu'il attendait des excuses. « Je ne suis pas un ivrogne, » a-t-il conclu. La mairesse a fait l'objet de vives critiques de la part d'un groupe visant à promouvoir le logement autochtone après qu'elle ait eu demandé à la Société canadienne d'hypothèques et de logement d'imposer un moratoire sur l'achat, financé par le gouvernement fédéral, de logements supplémentaires pour les Autochtones de la ville. Elle a changé d'avis mercredi après avoir rencontré des représentants de la Gignul Non-Profit Housing Corp. et dit maintenant que les Autochtones sont invités à acheter des maisons à Vanier. La société d'habitation autochtone a acheté bon nombre de ses logements dans la région de Vanier parce que les prix y sont les plus bas. « Tout ce dont j'ai entendu parler ces derniers mois, c'est que (Vanier) veut expulser les Autochtones », de dire M. Alexander, en expliquant : « C'est une ville qui a des préjugés. » Il ajoute que lui et ses amis ont entendu de nombreuses plaintes au sujet de la consommation d'alcool chez les Autochtones. La plupart des

Autochtones interrogés ont dit qu'ils ne sont pas traités différemment dans d'autres coins de la région, bien qu'ils conviennent qu'ils sont devenus les boucs émissaires de Vanier pour les problèmes d'abus d'alcool et de drogues. « Vanier est une ville sordide au départ. Ils n'ont pas besoin des Autochtones pour rendre les choses encore pires », a déclaré Mika Conboy, qui a quitté Vanier en janvier. « Les problèmes d'alcool et de drogue n'ont pas été causés par les Autochtones. » Pour sa part, Elena Alberta déclaré : « Quand il y a quelques pommes pourries, tous les Autochtones sont étiquetés. » Jim Eagle, directeur du Centre d'amitié autochtone d'Odawa, craignait que la réaction de la mairesse n'aggrave l'intolérance des Blancs. Les gens ont tendance à imiter ceux qui détiennent l'autorité et ils pourraient convenir qu'il faut mettre un terme à l'augmentation du nombre de logements autochtones, a-t-il dit. « La mairesse veut élever le statut de la collectivité, mais elle ne peut pas le faire en tirant les gens vers le bas. Elle doit les traiter sur un pied d'égalité, » a-t-il conclu.

Extrait d'un texte de Patrick Meagher, « *Natives say Lalonde owes them apology*, » *The Ottawa Citizen* (Ottawa, Ontario), 3 août 1990, B2.

Document 6 : Les enfants inuits et le système d'éducation

L'extrait ci-dessous est tiré d'un document intitulé Inuit Rights in the City. Publié par Tungasuvvingat Inuit, un organisme social et culturel inuit d'Ottawa, le document est conçu pour servir de manuel aux fournisseurs de services non inuits d'Ottawa qui ne comprennent peut-être pas les droits et la culture inuits et la façon dont cela influe sur la façon dont les Inuits naviguent dans la ville. Dans cette partie du manuel, les auteurs décrivent les défis auxquels les enfants et les familles font face lorsqu'ils tentent d'intégrer le système d'éducation à Ottawa. En lisant le texte, répondez aux questions suivantes

1. *Quels sont les défis auxquels font face les enfants inuits dans le système d'éducation du Sud ?*
2. *Pourquoi ces défis existent-ils ?*

Les enfants inuits et le système d'éducation

Dans les écoles, un manque de connaissance de la culture inuite peut se traduire par des problèmes pour les enfants inuits. Les parents ont exprimé leur frustration quant à la façon dont leurs enfants sont traités à l'école. L'un des problèmes relevés par un certain nombre de parents est que trop d'enfants inuits sont réprimandés par les enseignants pour ne pas avoir bien écouté. Un enfant élevé dans une famille inuite apprend à parler d'une certaine façon. Ainsi, les enfants inuits répondent aux enseignants d'une manière honnête et, souvent, directe, mais cela peut être interprété comme étant trop direct. Si cela se produit régulièrement, on suppose que l'enfant conteste l'autorité de l'enseignant. Dans ces situations, aux yeux des parents et de l'enfant, il réagit comme un Inuk. Pourtant, l'enseignant, inconscient de la façon dont les Inuits s'expriment et s'attendant à une réponse plus typique d'un enfant qallunaat commence à voir l'enfant comme un fauteur de trouble. L'anglais et l'inuktitut sont structurés si différemment que même lorsque les enfants grandissent en parlant anglais, si leurs parents parlent inuktitut, ils adopteront la méthode inuktitute pour structurer leurs phrases et leurs expressions. Les nuances de la façon anglaise d'exprimer un point de vue peuvent être difficiles à saisir pour un enfant inuit. Lorsqu'on lui pose une question, l'enfant inuit peut prendre le temps de réfléchir à ce que l'enseignant attend comme réponse. Malheureusement, à l'école, prendre le temps de formuler une réponse peut être considéré comme l'équivalent de ne pas connaître la réponse. On présume alors que l'enfant est capable d'absorber l'information (c.-à-d. qu'il « n'écoute pas ») ou on dit de lui qu'il est lent à apprendre.

Extrait du texte « Inuit Rights in the City: A Guide to Understanding the Rights of Inuit Living in the Ottawa Area », de Linda Archibald and Mary Crnovich (Ottawa : Tungasuvvingat Inuit, 2000), 21 – 23.

Document 7 : Données de recensement

Cet article publié dans l'Ottawa Citizen en 2008 décrit la différence entre la population inuite d'Ottawa déclarée par Statistique Canada et celle enregistrée par les organismes inuits de la ville. En lisant l'article, réfléchissez à ces questions :

1. *Pourquoi y a-t-il un écart entre les chiffres du recensement déclarés par Statistique Canada et ceux déclarés par les organisations inuites à Ottawa ?*
2. *Comment cette différence pourrait-elle influencer sur la compréhension qu'ont les citoyens du Canada et ceux d'Ottawa de la vie des Inuits qui habitent les régions urbaines et du Sud ?*

Il y a plus d'Inuits dans la ville que ne le font voir les recensements.

La population inuite d'Ottawa-Gatineau est maintenant de 730 habitants, ce qui en fait la plus grande communauté inuite à l'extérieur du Nord, selon les données du recensement de 2006 publiées par Statistique Canada. La révélation que la capitale a facilement éclipsé Montréal et Edmonton, les deux villes en tête de liste dans le recensement de 2001, n'a pas surpris les Inuits d'Ottawa. Ces derniers disent qu'ils savent depuis des années que plus d'Inuits vivent ici que dans tout autre centre urbain. Mais ils ont été surpris, et déçus, par le petit nombre rapporté par Statistique Canada. « Nous savons qu'il y a beaucoup plus d'Inuits que cela, probablement deux fois plus, » dit Morgan Hare, qui dirige Tungasuvvingat Inuit, un petit organisme sans but lucratif qui offre depuis 21 ans des services sociaux aux Inuits d'Ottawa. « Notre liste de diffusion contient à elle seule 400 familles, dont beaucoup ont trois ou quatre enfants ou plus ». En fait, la plupart des dizaines d'organisations inuites d'Ottawa-Gatineau comptent entre 1 600 et 2 000 habitants, ce qui est suffisant pour créer un mot inuktitut spécial, Ottawamiut, pour désigner les Inuits de la ville. Même dans le Nord, cela équivaut à une collectivité de bonne taille.

Il est important pour bon nombre de ces groupes inuits d'obtenir des chiffres exacts, car ils disent que les services qu'ils fournissent, les politiques qu'ils élaborent et l'argent qu'ils dépensent doivent suivre le rythme de la croissance démographique. Dans de nombreux cas, les organismes reçoivent des fonds gouvernementaux directement liés au nombre de personnes qu'ils desservent. Statistique Canada est au courant de l'écart et a même travaillé avec les Inuits de Tungasuvvingat avant le recensement de mai 2006 pour s'assurer que le plus grand nombre possible d'Inuits d'Ottawa étaient recensés par l'enquête.

« Nous avons probablement commencé sur le tard, et nous devons continuer à travailler avec les Inuits d'Ottawa, » dit Heather Tait, analyste de Statistique Canada, en ajoutant que les petites populations des centres urbains constituent toujours un défi. Mme Tait a défendu les données de l'organisme en affirmant qu'il s'agissait d'un « instantané complètement fiable », bien qu'elle ait admis que des problèmes pourraient découler de la pratique de Statistique Canada de ne pas exiger des résidents des « logements collectifs » (maisons de chambres, hôpitaux, centres de santé, prisons) qu'ils remplissent les formulaires de recensement détaillés qui normalement vont à un ménage sur cinq. Seules ces enquêtes plus longues comprennent des questions qui précisent les antécédents raciaux d'une personne. Les barrières linguistiques et la population inuite sans abri, qui est plus élevée que la moyenne, peuvent également nuire à la collecte de données. Et beaucoup d'Inuits qui viennent dans la capitale pour ce qu'ils croient être de courts séjours ne mentionnent

pas Ottawa comme leur « adresse habituelle » et finissent par y rester beaucoup plus longtemps, peut-être même de façon permanente.

Extrait du texte « More Inuit in city than census recorded; Most agree Ottawa has the largest Inuit population outside the North » par Doug Fisher, *The Ottawa Citizen* (Ottawa, Ontario), 18 janvier 2008, F1.

Document 8 : Les Inuits urbains

Cet article est tiré d'un numéro de 1993 du magazine Inuit Tapiriit Kanatami (anciennement Inuit Tapirisat of Canada), un organisme national inuit fondé en 1971. L'auteure Mary Carpenter décrit le rôle de l'Inuit Non Profit Housing Corporation (INPHC) pour aider la communauté inuite d'Ottawa à trouver et à entretenir des logements. En vous renseignant sur le travail de l'INPHC, répondez à la question suivante :

1. Selon vous, comment le travail de l'INPHC influe-t-il sur l'expérience des Inuits vivant à Ottawa?

Les Inuits urbains (Vanier, Ottawa)

Vanier, où vivent une centaine des 300 Inuits d'Ottawa, se trouve à dix coins de rue à l'est de la colline du Parlement et il est possible d'emprunter deux ponts sur la rivière Rideau pour se rendre dans cette « ville à l'intérieur d'une ville ». Sa population est d'environ 28 000 habitants, dont 80 p. 100 sont francophones, et elle occupe une superficie de 725 acres, soit un peu plus d'un mille carré. Vanier est considérée comme la communauté franco-anglaise la plus bilingue au Canada. Les Inuits qui habitent ici sont venus dans la région de la capitale nationale pour diverses raisons – certains pour travailler, d'autres pour étudier et d'autres encore pour vivre diverses aventures et découvrir nouveaux horizons [...].

Vanier est connue de la population autochtone d'Ottawa sous le nom anglais de « *The Res* » (ou la réserve). De nombreux Inuits, Indiens et Métis s'y sont établis. Je peux marcher dans n'importe quelle rue et je sais où habitent mes compatriotes autochtones. Il est facile de repérer les bâtiments où vivent les Inuits. Beaucoup sont ornés de panneaux de bois en forme d'animaux portant des noms comme Kayak, Uvinuk et Atuat. Il y a des boutiques sur le chemin de Montréal qui sont ouvertes toute la journée et toute la nuit où l'on peut aller prendre un café ou rencontrer des gens à trois heures du matin. Selon Ken Russell, directeur de l'organisme Inuit Non-Profit Housing (INPHC), il y a cinquante unités d'habitation à Vanier et plusieurs duplex destinés aux familles des banlieues de Gloucester et Orléans, et de l'ouest d'Ottawa. [...] L'idée principale derrière la fondation de l'INPHC était de fournir du logement à faible revenu aux « familles ». Mais la composition de la famille inuite est en train de changer, comme c'est le cas ailleurs en Amérique du Nord. La famille inuite urbaine compte généralement plus de femmes sans enfants et moins d'enfants que dans le Nord. Les locataires inuits viennent d'une vaste région géographique, des Territoires du Nord-Ouest, du Nord-du-Québec et du Labrador, de collectivités comme Ikaahuk (Sachs Harbour) Tuktoyaktuk, Qamanittuaq (Baker Lake) Igloodik, Taloyoak, Kuujuaq et Nain. Beth Williamson est conseillère aux locataires pour l'INPHC. Elle est née et a grandi à Kangiqsiniq (Rankin Inlet) et est la fille de Jean Williamson, directrice de l'école Qitiqliq à Arviat, et de Bob Williamson, ancien conseiller territorial et maintenant professeur d'anthropologie à l'Université de la Saskatchewan. Evie Amagoalik est l'adjointe administrative de l'INPHC, et c'est son visage avenant qui nous accueille lorsque l'on entre pour la première fois dans le bureau du 12^e étage au centre-ville d'Ottawa. Comme la plupart des locataires viennent de l'Arctique de l'Est et parlent encore couramment l'inuktitut, Evie s'est avérée un atout important pour les Inuits vivant en milieu urbain qui tentent de

composer avec la vie dans le Sud. Evie vit dans le Sud depuis un certain nombre d'années et est très à l'aise dans le Nord comme dans le Sud. Ses connaissances en la matière sont est très utiles aux nouveaux locataires venus de l'Arctique car elle peut les aider à s'adapter.

Extrait de l'ouvrage, « *Urban Inuit (Vanier, Ottawa)* » de Mary Carpenter, *Inuktitut* 76 (1993) : 62 – 69.

Document 9 : Nunavut Sivuniksavut

Cet article de l'éducateur inuit Murray Angus a fait l'objet d'un article dans un numéro de 2004 du magazine Inuktitut, publié par Inuit Tapiriit Kanatami, l'organisme inuit national du Canada. Angus décrit Nunavut Sivuniksavut (N.-É.), le programme collégial pour les jeunes Inuits qu'il a fondé en 1985. Le programme est conçu pour éduquer les jeunes du Nord sur l'histoire et la culture inuites, ainsi que sur l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut, qui reconnaît les droits des Inuits à l'autonomie gouvernementale pour établir et régir le territoire du Nunavut. En lisant ce texte sur le travail accompli par Murray Angus et l'équipe de Nunavut Sivuniksavut, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Pourquoi ce programme est-il donné dans le Sud et non au Nunavut ? Quel est son impact sur l'expérience des jeunes Inuits vivant à Ottawa ?*
2. *Pourquoi est-il important que le programme ait été fondé par un Inuk ?*

Descendre vers le Sud pour en apprendre davantage sur l'histoire du Nord

Depuis plus de 19 ans, les jeunes Inuits du Nunavut apprennent l'une des histoires les plus étonnantes de l'histoire canadienne : la leur. Ce qui est surprenant, c'est qu'ils le font alors qu'ils vivent hors du Nord, à des milliers de kilomètres de chez eux, à Ottawa. Il s'agit d'un programme collégial unique en son genre appelé Nunavut Sivuniksavut. Fondé par la Fédération Tungavik du Nunavut, le programme s'adresse aux jeunes bénéficiaires de l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut. Depuis 1985, il a permis à plus de 200 jeunes élèves d'effectuer avec succès la transition entre les études secondaires et postsecondaires, ou vers le marché du travail du Nunavut.

En apprendre davantage sur les Inuits

Le succès du programme tient au fait qu'il permet aux jeunes de faire plusieurs choses importantes en même temps : l'une d'entre elles étant de se renseigner sur l'entente sur les revendications territoriales signée en 1993. Presque tous les employeurs du Nunavut (les organisations inuites, les gouvernements et le secteur privé) ont besoin de personnes qui savent ce que l'Accord implique. La Nouvelle-Écosse est l'un des rares endroits où ces connaissances peuvent être acquises dans un cadre éducatif formel. « Pour moi, les revendications territoriales sont beaucoup plus qu'un document représentant une entente entre deux groupes de personnes », dit Miranda Atatahak, 17 ans, de Kugluktuk. « C'est une réalisation des Inuits, pour les Inuits, et une voie pour les succès futurs des Inuits. » Les élèves du Nunavut Sivuniksavut acquièrent également une meilleure connaissance de l'histoire inuite. Il y est question des différentes époques de l'histoire précédant le contact, comme le Pré-Dorset, le Dorset et le Tunnit. On y parle également des différentes phases du contact avec les Européens (les explorateurs, les baleiniers, les commerçants, les missionnaires, la GRC, les militaires et les administrateurs gouvernementaux) et les répercussions que chacun a eues sur la société inuite.

Les avantages offerts par Ottawa

Même s'il peut sembler étrange que les étudiants quittent le Nord pour se mieux connaître, le président (et membre du conseil d'administration de l'ITK (Inuit Tapiriit Kanatami, l'organisme national qui protège les droits des Inuits au Canada), Jose Kusugak, dit que l'emplacement à Ottawa est logique : « Pour bien comprendre le monde qui nous entoure, il faut parfois le voir depuis l'extérieur. C'est le genre d'occasion que le programme offre aux jeunes du Nunavut aujourd'hui ». Le fait de vivre à Ottawa permet aux étudiants de se familiariser directement avec les organisations inuites nationales et avec le Parlement. Ils bénéficient également d'une grande variété de ressources éducatives, notamment des musées, des archives, des bibliothèques et des universités. Le fait de vivre à Ottawa n'entraîne pas non plus la perte de la culture ou des liens des étudiants avec le Nord. Au contraire, les élèves développent leurs compétences d'interprétation culturelle en apprenant les chants ayaya, les danses du tambour et le chant guttural. Chaque année, ils partagent leur culture avec les résidents de la région de la capitale nationale en se produisant dans les écoles, les festivals et autres événements publics.

Extrait du texte « Heading South to learn about the north: Nunavut Sivuniksavut program », de Murray Angus. Inuktitut 94 (2004): 48 – 50.

Document 10 : Les origines de Tungasuvvingat Inuit

Le récit ci-dessous est celui d'Ovilu Goo-Doyle, un aîné inuit de Cape Dorset, au Nunavut, qui a passé quarante ans de sa vie à Ottawa. À la fin des années 1970, Ovilu a obtenu l'appui des Inuits d'Ottawa pour la création d'un centre communautaire inuit. Ce centre allait devenir Tungasuvvingat Inuit (TI), un organisme qui offre encore d'importants programmes pour les Inuits. Ces programmes comprennent un centre de ressources pour les familles, un programme d'aide au logement, du soutien professionnel et un centre de guérison pour les personnes aux prises avec une dépendance. En lisant l'histoire orale d'Ovilu, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Selon vous, comment l'expérience des Inuits vivant à Ottawa a-t-elle changé après la fondation de TI ?*
2. *Pourquoi est-il important que TI ait été fondé par un groupe d'Inuits ? En quoi aurait-il été différent s'il avait été fondé par des non-Inuits ou par le gouvernement canadien ?*

À la fin des années 1970, j'ai dit que nous devions avoir un centre communautaire inuit à cause du grand choc culturel que vivent les gens du Nord lorsqu'ils viennent vivre dans le Sud. J'étais inquiet à ce sujet. Inquiet, en fait, parce que la communauté commençait à grandir. Les patients de l'île de Baffin s'étaient toujours rendus à Montréal pour obtenir des soins hospitaliers, mais lorsqu'il fut décidé de les envoyer plutôt vers Ottawa, cette communauté inuite s'est agrandie de beaucoup. Les patients étaient escortés vers Ottawa pour recevoir des soins médicaux, puis, pour une raison ou une autre, beaucoup choisissaient d'y rester. J'ai réuni beaucoup de gens et c'est véritablement là que TI a commencé. J'ai trouvé le bâtiment. C'était un très petit endroit dans lequel TI a ouvert un centre d'accueil. J'ai trouvé ce minuscule local sur Bronson par l'intermédiaire d'un de mes amis qui était propriétaire d'un restaurant à Ottawa. Il a été assez gentil de nous louer le local. Je pense que c'était deux ans plus tard, quand la communauté s'est agrandie, que nous avons dû trouver un autre endroit parce que l'endroit était beaucoup trop exigü. Quand on y organisait des activités, les gens y étaient entassés. Ce n'était pas très grand, mais cela a permis de faire de très bonnes choses pour les gens qui venaient à Ottawa pour travailler ou pour faire des études supérieures. Les gens n'y venaient pas simplement pour passer le temps. À l'époque, les gens venaient chercher du travail ou s'instruire. Et puis les familles ont commencé à y venir aussi. Nous nous réunissons pour différents types de célébrations traditionnelles inuites. On peut y parler notre langue, discuter avec d'autres personnes, se rassembler entre Inuits. Il y a aussi un

programme de repas du midi et lorsque l'on célèbre la Journée des Inuits, on se rassemble pour rendre hommage à notre collectivité tant au centre lui-même qu'à celui qui a été créé pour les enfants. J'aime vraiment cela parce que les Inuits ont plus d'endroits où aller. Nous nous rassemblons et c'est merveilleux, c'est comme une fête pour nous, comme ce l'était dans le Nord. Et on organise des jeux. C'est tellement plus facile maintenant qu'au début. Nous avons un endroit où travailler et faire des études.

Histoire orale d'Ovilu Goo-Doyle, tirée de l'ouvrage « *The Significance of Nuna (the Land) and Urban Place-making for Inuit living in Ottawa* », d'Anita Kushwaha, Ontario, Canada, (thèse doctorale, département de géographie, Université Carleton, 2013), 109 – 114.

Document 11 : Ottawamiut

L'extrait ci-dessous est tiré d'un document intitulé Inuit Rights in the City. Publié par Tungasuvvingat Inuit, un organisme social et culturel inuit d'Ottawa, le document est conçu pour servir de manuel aux fournisseurs de services non inuits d'Ottawa qui ne comprennent peut-être pas les droits et la culture inuits et la façon dont cette situation peut avoir une incidence sur leur manière de vivre la ville. Cet extrait présente un profil d'Ottawamiut, terme inuktitut désignant la communauté inuite d'Ottawa. En vous renseignant davantage sur Ottawamiut, répondez à ces questions :

1. *Que nous apprend ce profil communautaire sur la relation qu'entretient Ottawamiut avec le Nord ?*
2. *Pourquoi pensez-vous qu'il était nécessaire pour TI de publier ce « manuel » ?*

Profil de la collectivité d'Ottawamiut

La communauté d'Ottawamiut compte plus de six cents personnes vivant à Ottawa et dans les environs. [...] Chez les Ottawamiut, la culture, la langue, les valeurs et les traditions communes contribuent à la création d'une communauté socialement et culturellement cohésive. [...] De nombreux enfants inuits sont nés à Ottawa et s'y sentent chez eux. La plupart de ces enfants ont des liens étroits avec les familles et les collectivités du Nord, même s'ils sont élevés au sein de la collectivité inuite d'Ottawa. Récemment, le Centre de ressources pour les familles inuites a commencé à célébrer l'arrivée de nouveaux membres et à accueillir les enfants. Le but de cette célébration est de réunir les nouveaux membres de la communauté avec des membres Ottawamiut qui y vivent déjà afin qu'ils viennent à mieux se connaître en partageant leurs noms. Le partage des noms est un élément important de la culture inuite. Au cours de cette célébration, les enfants de deux ans et moins sont présentés à la collectivité par leurs parents. Le parent présente l'enfant par son nom inuktitut. Les enfants inuits portent le nom d'une personne qui est décédée récemment et dont l'esprit continue de vivre par l'entremise de cet enfant. Lors de cette présentation, le parent donne également un historique de la personne pour qui leur enfant est nommé. C'est l'une des formes de parenté qui lie tous les Inuits au sein de la communauté.

Les événements communautaires célèbrent également l'importance de la nourriture dans la culture inuite. Les attitudes des Inuits à l'égard de la nourriture ne changent pas simplement parce que les gens se déplacent à l'extérieur du Nord. L'amour de la nourriture inuite (omble chevalier, caribou, muktuk, phoque et bannique) unit les gens, tout comme la tradition du partage de la nourriture. Lorsqu'une organisation inuite d'Ottawa reçoit une commande de nourriture inuite, tous les membres de la communauté sont invités à la partager. Les organismes célèbrent de nombreuses fêtes (Noël, Pâques et le jour du Nunavut) en commandant des fêtes communautaires, avec des danseurs de tambour, des interprètes de chant guttural et des jeux inuits. La viande et le poisson sont consommés congelés – du carton est placé sur le sol et les gens s'agenouillent pour

couper des morceaux d'omble ou de caribou avec leurs ulus (couteaux) – ainsi que pour faire des rôtis et des ragoûts.

La langue joue un rôle fondamental et essentiel dans la culture inuite. C'est d'autant plus vrai que la culture orale des Inuits repose en grande partie sur la langue traditionnelle – l'inuktitut. Pour les Inuits qui ont perdu leur inuktitut ou qui n'ont peut-être jamais appris cette langue, TI et le Centre de ressources pour la famille inuite offrent des cours d'inuktitut.

Extrait de « Inuit Rights in the City: A Guide to Understanding the Rights of Inuit Living in the Ottawa Area », de Linda Archibald et Mary Crnovich (Ottawa : Tungasuvvingat Inuit, 2000), 4 – 6.

Document 12 : Une fête du phoque à Ottawa

Dans l'extrait ci-dessous, la géographe Anita Kushwaha décrit son expérience lors d'une fête du phoque organisée par le Centre pour enfant inuit d'Ottawa (CEIO) en 2010. Étudiante à l'Université Carleton à l'époque, elle y rédigeait sa thèse de doctorat sur la communauté inuite d'Ottawa. En lisant ce texte, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Pourquoi le CEIO a-t-il été l'hôte de cet événement ?*
2. *L'auteure, Anita Kushwaha, n'est pas une Inuk. En quoi pensez-vous que son expérience de cet événement diffère de celle des Inuits qui ont assisté à la fête ? Pourquoi est-il important pour les historiens d'en tenir compte ?*

Lorsque nous sommes arrivés au CEIO, des dizaines d'adultes et d'enfants étaient rassemblés dans la cour. Il y régnait un grand enthousiasme. Les gens se tenaient debout autour d'un phoque annelé dodu qui avait été posé sur le sol sur un lit de carton, recouvert d'une bâche en plastique.

L'animal avait été capturé par un chasseur à Kimmirut, au Nunavut, et expédié à Ottawa plus tôt cette semaine-là. La foule a curieusement regardé un membre de la communauté commencer à abattre le phoque. Pendant qu'il travaillait, il s'est adressé à la foule en inuktitut pour lui transmettre des connaissances sur ce qu'il faisait. Il nous a montré certaines parties du corps et certains organes et nous a donné leur nom en inuktitut. Une autre femme inuite est intervenue et a parlé des organes du phoque, se faisant un devoir d'éduquer les nombreux écoliers qui se tenaient autour du phoque. Elle a indiqué quelles parties étaient mangées par les hommes et quelles parties étaient mangées par les femmes. Une fois la première étape du dépeçage terminée, plusieurs femmes inuites se sont attelées à la préparation et à la distribution de la viande de phoque, comme le veut la pratique traditionnelle.

De nombreuses mains expertes, armées d'uluit (un couteau utilisé par les femmes inuites), divisaient le phoque en portions. Certaines parties de l'animal ont été mises de côté pour être bouillies pour en faire un bouillon. Cependant, la plus grande partie du phoque a été consommée fraîche et crue. Les aînés et les enfants ont été invités à manger d'abord, puis les autres membres de la communauté. En plus du phoque, les membres de la collectivité se sont régalés de bannique humide et de tasses de bouillon de phoque. Tout au long des deux heures où nous avons assisté à la fête du phoque, il y avait un flot constant de gens qui entraient et sortaient de la cour pour participer au partage de la nourriture traditionnelle. De toute évidence, la nouvelle de la fête du phoque s'était rapidement répandue dans toute la collectivité. On sentait vraiment que c'était la fête et les gens se rassemblaient pour profiter du partage de la viande de phoque et apprécier la compagnie des uns et des autres. Pour certains, il s'agissait de leur première visite au CEIO. Par cette fête du

phoque, ils étaient liés à un important réseau social et culturel dans la ville d'Ottawa. Pour beaucoup, c'était la première fois depuis des mois qu'ils mangeaient du phoque. Comme l'a mentionné une des femmes présentes à la fête, elle en avait vraiment envie, un sentiment qui s'est répété tout au long de l'après-midi. Après quelques heures, il ne restait plus que la peau du phoque, qui a été donnée à un membre de la communauté pour qu'il la nettoie, la sèche et l'utilise pour confectionner des vêtements traditionnels.

Extrait de « *The Significance of Nuna (the Land) and Urban Place-making for Inuit Living in Ottawa, Ontario, Canada* », d'Anita Kushwaha, (thèse doctorale, département de géographie, Université Carleton, 2013), 91 – 93.

Document 13 : Le Centre pour enfant inuit d'Ottawa (CEIO)

L'article suivant a été publié en 2013 par Nunatsiaq News, le journal du Nunavut et du territoire du Nunavik dans le Nord-du-Québec. Dans cet article, l'auteure décrit un nouvel ajout au Centre pour enfant inuit d'Ottawa (CEIO) et les possibilités que cette expansion offrira aux enfants inuits vivant dans cette ville. En vous renseignant davantage sur les programmes du CEIO, réfléchissez à ces questions :

1. *La présidente du CEIO compare l'édifice à un inukshuk, une figure traditionnelle en pierre construite par les Inuits aux fins de communication et de navigation dans l'Arctique. Pourquoi cette comparaison est-elle importante ?*
2. *Qu'est-ce que cela nous apprend sur le rôle que le CEIO joue pour les Inuits à Ottawa ?*

Les Inuits d'Ottawa, qui utilisent les services du Centre pour enfant inuit d'Ottawa, ont encore plus de raison de se réjouir : l'ouverture d'un nouvel édifice depuis le 3 avril dernier.

« Ce fut un événement incroyable. Un événement qui a véritablement rallié la collectivité », déclarait Karen Baker Anderson, directrice générale du Centre pour enfant inuit d'Ottawa. Acheté grâce à un don de 350 000 \$ du Groupe de la Banque Toronto-Dominion, le nouvel édifice abritera des programmes pour les jeunes Inuits d'Ottawa. [...] Lors de l'inauguration, Maatalii Okalik, présidente du Centre pour enfant inuit d'Ottawa, a expliqué comment le nouvel édifice sera plus qu'une simple structure. « Ce sera un endroit où nos jeunes se rassembleront pour apprendre, grandir et rêver », a-t-elle dit, en ajoutant : « Comme la construction d'un inukshuk qui marque le terrain, ce bâtiment donnera à nos jeunes un endroit où ils marqueront l'avenir de cette collectivité. L'avenir de nos jeunes est si important parce que nos jeunes représentent l'avenir de cette collectivité. »

L'ouverture officielle du nouvel espace s'est avérée une occasion d'échanges interculturels : Jim Watson, maire d'Ottawa, l'artiste Tim Pitsiulak de Cape Dorset et Terry Audla, présidente d'Inuit Tapiriit Kanatami, se sont joints aux représentants du Groupe de la Banque TD et du centre pour enfants. Abigail Carleton et Aneeka Anderson, deux jeunes Inuites qui vivent à Ottawa, ont écrit et chanté une « chanson de gratitude » au sujet du centre, « où tous les jeunes peuvent venir célébrer leur jeunesse au sein de la collectivité. » Une cérémonie d'illumination du qulliq, des chants gutturaux et des jeux traditionnels ont été organisés dans une tente traditionnelle où chacun pouvait déguster de la bannique fraîche. La fin de la cérémonie a été marquée par la pose de la dernière pierre sur un inukshuk devant le nouveau bâtiment. L'événement a donné à certaines personnes un « bref aperçu de la culture inuite », a dit Mme Baker-Anderson. Même dans le nouvel édifice, l'objectif du centre demeure le même : offrir des services de soutien culturel, éducatif, récréatif et social aux enfants, aux jeunes et aux familles de la communauté inuite croissante d'Ottawa, a ajouté Mme

Baker-Anderson. Le Centre pour enfant inuit d'Ottawa a vu le jour il y a sept ans lorsqu'un groupe de parents a décidé qu'ils voulaient que leurs enfants grandissent en sachant qui ils étaient et qu'ils connaissent l'histoire de leur culture inuite, a-t-elle conclu.

Extrait de « Ottawa Inuit Children's Centre Gets a New Building for its Future », par Samantha Dawson, Nunatsiaq News (Iqaluit, Nunavut), 4 avril 2013, http://nunatsiaq.com/stories/article/65674ottawa_inuit_childrens_centre_gets_a_new_building_for_its_future/

Document 14: Le Southway Inn, un deuxième chez-soi pour les habitants du Nunavut

L'article de journal reproduit ci-dessous a été publié en 2015, juste avant la fermeture du Southway Inn. En lisant l'article, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Pourquoi le Southway Inn était-il un endroit important pour les Inuits qui descendaient vers le Sud, à Ottawa ?*
2. *Le type d'aide que le Southway Inn fournissait aux Inuits aurait-il été visible ou évident pour la collectivité non inuite ?*

Pendant près de 60 ans, la famille Zlepnig s'est transmis le Southway Inn de génération en génération, un établissement qui s'est tissé une grande réputation parmi les visiteurs venus du Grand Nord canadien. Mais en janvier, le legs de cette famille du sud d'Ottawa, à l'angle des rues Bank et Hunt Club, prendra fin.

L'établissement deviendra bientôt la troisième succursale des nouvelles résidences pour retraités de la chaîne Waterford après une conversion de 6 millions de dollars qui doit débuter en juillet. Ceci marquera une nouvelle ère pour l'entreprise familiale, plusieurs décennies après que Peter et Theresia Zlepnig aient construit ce motel de sept unités près de leur maison, en 1958. Plus tard, le couple a cédé la propriété à leur fils Bill et à son épouse, Louisa, qui ont guidé son expansion pour en faire l'hôtel de 170 chambres qui existe aujourd'hui. Transmis une fois de plus à leurs fils, Fred et Stephen, l'hôtel sera converti en résidence pour retraités qui comptera 115 appartements. Le fils de Fred, Adam, la quatrième génération de la famille, travaille à la conception de la nouvelle résidence.

Le Southway Inn laissera derrière lui 25 ans d'histoire en tant que véritable « chez-soi » pour les visiteurs du Nunavut et d'autres régions du Nord canadien. Cette relation a commencé lorsque les équipages de First Air, une compagnie aérienne qui desservait le Nord, ont commencé à séjourner au Southway Inn. C'est ce qui a mené à une invitation à participer à une foire commerciale à Iqaluit. Depuis, le Southway Inn a réservé un kiosque à l'événement chaque année, déclarait Stephen Zlepnig. Le Southway Inn était le premier et le seul hôtel de la région jusqu'au début des années 2000, a déclaré Jo-Anne Saikaley Sparkes, directrice des ventes et du marketing de l'entreprise. Le fait qu'il était tout près de l'aéroport et d'un centre commercial le rendait particulièrement intéressant pour les visiteurs du Nord, a-t-elle ajouté. La direction de l'hôtel avait su reconnaître que l'un des besoins particuliers des clients du Nord était de pouvoir entreposer les produits frais qu'ils achetaient dans le Sud, en raison des coûts élevés des produits d'épicerie au Nunavut.

« La communauté du Nord a exprimé sa tristesse. Nous avons reçu beaucoup de messages et bien des médias dans le Nord et ailleurs en ont parlé », de dire Mme Saikaley Sparkes. Parmi les invités de marque ayant séjourné à l'hôtel, mentionnons le comédien Jason Priestley, de Beverly Hills 90210, qui est resté au Southway Inn pour filmer une émission de télévision dans le Nord, et Jordin Tootoo, le premier Inuk à faire

partie de la Ligue nationale de hockey, et d'innombrables politiciens. Fred Zlepnig affirme que la tradition d'hospitalité de l'hôtel se poursuivra lorsqu'il deviendra une maison de retraite. « Je ne pense pas que ça va s'arrêter », a-t-il dit, en ajoutant : « Je vois plutôt cela comme une transition. Le bâtiment sera toujours là. » Il a dit qu'un couple de personnes âgées qui s'est inscrit pour emménager dans la résidence à la fin de l'année avait séjourné au Southway Inn en 1958, lorsqu'ils sont arrivés pour la première fois au Canada. L'hôtel de sept chambres était complet ce jour-là, mais ses grands-parents ont invité les nouveaux arrivants à coucher dans le sous-sol de leur maison familiale jusqu'à ce qu'ils puissent s'installer.

« Southway Hotel, Nunavut 'home away from home' for Ottawa visitors, to close », par A. Feibel, Ottawa Citizen (21 juin 2015).

Document 15 : La planification d'une « expérience »

La lettre ci-dessous a été écrite en 1953 par James Cantley, agent d'entraide de la Division des services arctiques du ministère des Affaires du Nord et des Ressources nationales, le ministère gouvernemental responsable des affaires inuites à l'époque. Il écrit au gendarme, M. Donnan, un agent de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) à Flin Flon, au Manitoba, pour lui décrire une « expérience » que le Ministère organise pour que plusieurs familles inuites du Nord-du-Québec soient réinstallées dans des détachements de la GRC dans l'Extrême-Arctique. En lisant la lettre, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Que nous apprend cette lettre au sujet des raisons pour lesquelles le Ministère a transféré les Inuits dans l'Extrême-Arctique ?*
2. *Après avoir lu la lettre, quelles sont les questions que vous vous posez encore au sujet du plan du Ministère ?*

Cher const. Donnan,

Merci beaucoup de votre lettre du 13 janvier. J'ai été très heureux que vous ayez eu l'occasion de visiter les Esquimaux dans les hôpitaux de l'Ouest et je suis sûr qu'ils ont aimé voir vos photos et avoir l'occasion de parler avec quelqu'un dans leur propre langue.

À l'heure actuelle, nous nous efforçons de faire en sorte qu'environ cinq familles d'Esquimaux soient transférées de zones surpeuplées à chacun des deux détachements de l'île d'Ellesmere, c'est-à-dire Craig Harbour et Cape Herschel. Il est également possible que nous puissions placer cinq familles à Resolute Bay, à condition que le commissaire accepte d'y placer un détachement. Il s'agira d'une expérience visant à déterminer le nombre de personnes que les ressources de ces régions soutiendront et à déterminer dans quelle mesure les Esquimaux des régions du Sud peuvent s'adapter à l'Extrême-Arctique.

Il y a peut-être d'autres développements, mais j'aimerais savoir si l'un ou l'autre de ces projets vous intéresserait en tant que membre de la GRC. Dans l'affirmative, nous serions heureux de recommander au commissaire que vous soyez nommé à l'un de ces postes. Je pense qu'un tel arrangement répondrait à votre désir de faire quelque chose pour les Esquimaux tout en conservant votre lien avec la force.

Avec mes plus sincères salutations,

Sincèrement vôtre,

J. Cantley,

Services de l'Arctique.Arctic Services.

J. Cantley, Lettre au détachement de la GRC à Flin Flon, Manitoba, janvier 1953. RG 85, Volume 1234, dossier 251-1, volume 2, « *Eskimo Economy & Welfare (General and Policy)* », ministère des Affaires du Nord et des Ressources nationales. Bibliothèque et Archives Canada.

Document 16 : Réinstallation à Resolute

En 1950, le gouvernement canadien a commencé à planifier le déménagement de dix familles inuites d'Inukjuak (dans le Nord-du-Québec) et de Pond Inlet dans des collectivités de l'île d'Ellesmere, dans l'Extrême-Arctique. En 1993, la Commission royale sur les peuples autochtones a enquêté sur le rôle du gouvernement dans les réinstallations de 1953 et entendu les témoignages des Inuits réinstallés et de leurs descendants. La Commission a conclu que même si le gouvernement avait tenté de faire ce qu'il croyait être le mieux pour ces familles, les plans de réinstallation n'étaient pas judicieux et avaient été mal présentés aux Inuits pour obtenir leur accord. Le témoignage ci-dessous est celui de Simeonie Amagoalik, dont la famille a été transférée d'Inukjuak, dans le Nord-du-Québec, à Resolute Bay, sur l'île Cornwallis. En lisant cette histoire orale, réfléchissez aux questions ci-dessous.

1. *Que nous apprend ce témoignage sur les raisons pour lesquelles la famille de Simeonie a accepté de participer aux réinstallations ?*
2. *En quoi les conditions à Resolute différaient de celles d'Inukjuak ? Pourquoi est-ce important ?*

J'étais moi-même nouvellement mariée à l'époque et la police m'a dit que mes beaux-frères accepteraient probablement d'aller dans l'Extrême-Arctique si je pouvais moi-même accepter de le faire; ma belle-mère, Minnie, me poussait un peu à accepter l'idée. Personnellement, je me demandais pourquoi nous devons faire cela, mais c'est ce que nous avait dit un policier armé, et à l'époque, on ne discutait pas avec un policier armé. [...] Lorsque nous avons dépassé Pond Inlet, nous étions divisés en différents groupes et quand ils ont commencé à séparer certains groupes, mon grand frère, qui ne pouvait pas vraiment s'occuper de lui-même, fut désigné pour aller à Alexandra Fiord. Les policiers étaient à ce point insensibles. J'ai dû aller le chercher moi-même en traîneau à chiens de Resolute à Craig Harbour. Le gouvernement qui a procédé à cette réinstallation nous a simplement jetés sur le sol, nous a laissés sur le rivage et nous avons été forcés de vivre des ordures des hommes Blancs. Les policiers, qui régnaient sur nos vies de toutes les façons possibles, faisaient tout en leur pouvoir pour nous empêcher d'aller au dépotoir. Nous étions forcés d'agir comme des criminels et de nous faufiler pour obtenir de la nourriture du dépotoir. Nous venions d'être arrachés à une zone qui contenait à peu près tout ce dont nous avons besoin : des baies, de la végétation, et toutes sortes de variétés de nourriture différentes. Ici, dans l'Extrême-Arctique, nous ne vivions plus que de viande d'ours polaire et de viande de phoque. C'étaient les deux seuls aliments de base. Nous avons laissé derrière nous des enseignants, des conseillers spirituels et des magasins à Inukjuak. Le gouvernement nous a dit qu'il allait nous aider dans ces nouveaux endroits, mais il n'y avait absolument rien dans l'Extrême-Arctique. Ainsi, l'aînée de notre peuple est morte très rapidement et ma femme a eu plusieurs enfants mort-nés, certains parce qu'il faisait trop froid, qu'il n'y avait pas assez de nourriture, ou qu'il y avait trop de nos gens malades autour. Quand les policiers (le seul personnel médical disponible) devaient s'occuper des malades, ils ne leur donnaient que du jus de pommes comme médicament.

Témoignage de Simeonie Amagoalik, Commission royale sur les peuples autochtones, « *Volume 1 : High Arctic Relocations Special Consultations* », Ottawa, 5 avril 1993, <http://www.bac->

lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-autochtone/commission-royale-peuples-autochtones/Pages/item.aspx?IdNumber=99, 48 - 52.

Document 17 : La vie dans les pensionnats

En 1954, le Comité sur l'éducation des Esquimaux du ministère des Affaires du Nord et des Ressources nationales a recommandé que le système des pensionnats indiens, qui fonctionnait dans le Sud depuis les années 1830, soit étendu aux collectivités du Nord afin d'intégrer les enfants inuits dans l'économie et la culture des Canadiens Blancs. Même si les élèves inuits vivaient dans ces écoles, qui étaient souvent si éloignées de leur foyer qu'ils ne voyaient pas leur famille pendant des années, ils étaient punis pour avoir parlé leur langue ou pratiqué leur culture. Beaucoup étaient victimes de violence physique, psychologique et sexuelle. Shirley M. Flowers a vécu dans un dortoir de 1966 à 1968 alors qu'elle fréquentait un pensionnat à North West River, au Labrador. Dans le poème ci-dessous, elle décrit l'expérience d'être séparée de ses proches pour aller à l'école. En lisant le poème, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Comment Shirley et sa famille sont-elles affectées par le fait qu'elle doive se rendre dans un pensionnat indien ?*
2. *Pourquoi pensez-vous que les parents de Shirley accepteraient d'envoyer leurs enfants dans un pensionnat ? Pourquoi est-il important de poser cette question ?*

Aller au dortoir

par Shirley M. Flowers

Ma mère pleure, assise près de la fenêtre.
 Son cœur se brise
 C'est le même souvenir chaque automne.
 L'avion a emmené ses enfants
 Ils sont partis pour tout l'hiver
 Il est temps pour eux d'aller à l'école.
 L'école est à 90 milles de là.
 Nous ne les reverrons pas avant dix mois.
 Au printemps, mes frères et sœurs reviennent.
 L'avion vole au-dessus de nos têtes
 Ma mère court et pleure
 Elle est handicapée, mais elle peut courir aujourd'hui.
 Je me cache derrière la robe de ma mère
 Je suis timide
 Mes frères et sœurs
 sont des étrangers
 Bientôt, ce sera à mon tour d'y aller.
 Quand j'aurai douze ou treize ans
 Je devrai partir aussi.
 J'ai peur et j'ai hâte en même temps.
 Je m'aventure dans un Nouveau Monde
 Je vis dans une pièce pleine d'étrangers.
 Certains sont gentils, d'autres sont cruels.
 J'ai constamment le mal du pays et je pleure tout le temps.

Mon cœur se brise
 Je veux être à la maison
 Je vois quelqu'un qui pourrait m'aider
 Je marche jusqu'à sa voiture et lui demande
 « Pouvez-vous me renvoyer chez moi, s'il vous plaît ?
 Je me sens seule et cela me rend malade »
 L'homme ne répond pas
 Il me regarde et s'en va.
 me laissant pleurer, dans le nuage de poussière de sa voiture
 Ensuite, on me dit que je causais des problèmes.
 Le directeur de notre école
 A été avisé que je veux rentrer chez moi
 On me dit que ce que je dis et ce que je ressens
 dérange les autres
 Et que je cause des problèmes pour les gens
 qui dirigent l'endroit
 Il n'y a aucun moyen de retourner à la maison
 Tout espoir est perdu
 Je dois simplement passer au travers de cette année.
 Mon Dieu, comment ces gens peuvent-ils agir de la sorte ?
 Comment peuvent-ils diriger ma vie ?
 J'ai l'impression que je suis dans une prison
 Je ne peux pas m'enfuir
 Je ne peux pas voir mes parents
 Mon cœur se brise
 Je déteste cet endroit.
 Parfois nous devons nous battre pour la nourriture
 Nous devons travailler très fort pour entretenir cet endroit.
 J'ai hâte de sortir d'ici.

Fondation autochtone de l'espoir. « *We Were So Far Away: The Inuit Experience of Residential Schools* » par Shirley M. Flowers. Consulté le 23 juillet 2018. <http://weweresofaraway.ca/survivor-stories/shirley-flowers/>.

Document 18 : Aller vers le Sud pour des traitements médicaux

Dans les années 1940 et 1950, certains des premiers Inuits à s'être rendus dans le Sud du pays l'ont fait pour recevoir des soins médicaux. La tuberculose, une infection respiratoire contagieuse, s'était répandue rapidement chez les Inuits. Au lieu de construire des installations médicales bien équipées dans le Nord, le gouvernement canadien a réagi en envoyant les malades dans des sanatoriums (centres pour le traitement de la tuberculose) dans le Sud. En 1956, un Inuit sur sept était traité dans les hôpitaux du Sud. Ci-dessous, Sara Saimaiyuk, de Pangirtung, décrit son expérience d'évacuation vers Hamilton.

1. Comment se vit l'expérience d'être évacué vers Hamilton, comme ce fut le cas pour Sara ?
2. Que nous apprend l'expérience de Sara au sujet des soins de santé dans le Nord dans les années 1950 ?

Nous vivions dans un camp près de Pangnirtung. On nous a dit que nous avions la tuberculose et on nous a amenés à Pangnirtung. Nous sommes restés à l'hôpital, en attendant que l'avion nous emmène dans le Sud. Lorsqu'il est arrivé, il s'est posé sur l'eau et a jeté l'ancre assez loin du rivage. On nous a emmenés à l'avion en bateau et n'ayant jamais vu d'avion auparavant, j'étais très perplexe. « Je me demande où est l'entrée ? » me suis-je dit. « La seule chose qui ressemble à une porte est sous l'eau ! Comment va-t-on entrer ? Comment cet appareil peut-il voler ? Nous pourrions couler s'il est incapable de voler ! » Pendant le vol, nous avons eu très soif et nous avons eu peur. Ma petite sœur, qui n'était encore qu'un bébé, s'est mise à pleurer. J'avais tellement soif que ma bouche est devenue très sèche, et nous ne pouvions pas le dire aux qallunaat (les Blancs) qui étaient avec nous, parce que nous ne parlions pas leur langue. Même si je connaissais le mot « eau » en anglais, je n'ai rien dit, pensant qu'il n'y avait pas d'eau dans l'avion. J'avais tellement peur des qallunaat.

Finalement, nous avons atterri, et j'ai entendu quelqu'un dire que nous étions maintenant à Moose Factory et pas trop loin de Hamilton. On nous a emmenés dans une résidence pour patients. [...] Dans la résidence, j'ai vu un lit en bois qui avait été utilisé par un patient revenant de Hamilton. Les noms de tous les patients qui l'avaient utilisé y étaient écrits, de même que des messages. C'est ainsi que j'ai appris que j'allais à Hamilton. Je pense que certains ont dû apprendre à parler anglais parce qu'il y avait des mots écrits en anglais. On nous a ensuite emmenés dans un train et au fur et à mesure que le train avançait, j'ai remarqué que l'air était très étouffant. J'avais l'impression que j'allais suffoquer ! Quand j'ai levé les yeux, je n'ai vu que des lumières. Plus tard, j'ai appris que nous allions sous terre. [...] Il y avait beaucoup de patients inuits dans le train. Quand on nous a dit que nous étions arrivés à Hamilton, j'étais tout simplement estomaquée. « C'est donc de là que viennent les qallunaat », me suis-je dit. Tous les enfants ont été emmenés dans un hôpital, probablement un hôpital pour enfants, et nous, les adultes, dans un autre. Quand ils ont emmené ma petite sœur Lucy, j'ai pleuré parce que je voulais qu'elle reste avec moi.

Quand je suis arrivée à l'hôpital, tous mes vêtements m'ont été retirés, peut-être parce que j'étais plus infectée que les autres. Je n'ai jamais pensé que j'étais si malade. Pendant tout ce temps, il n'y avait aucun interprète. À l'hôpital, j'ai rencontré pour la première fois des Inuits de Povungnituk. J'ai découvert qu'ils comprenaient et parlaient anglais. On m'a alors donné un pot. Une femme inuite de Povungnituk a essayé de m'expliquer quoi en faire, mais je ne pouvais pas la comprendre parce que son dialecte était si différent du mien. Comme je ne la comprenais pas, elle a couru dans sa chambre, bien embarrassée de la situation. Je me sentais terriblement mal, car je commençais à croire que je ne serais jamais capable de communiquer avec eux. Plus tard, j'ai découvert que je devais cracher dans le pot en question.

Extrait de l'ouvrage « *A Long Way from Home : The Tuberculosis Epidemic Among the Inuit* », de Pat Sandiford Grygier, (Montréal : Presses de l'Université McGill-Queen's, 1994), 106 - 108.

Document 19 : « Je me souviens quand on l'a mise sur l'avion »

Dans les années 1940 et 1950, certains des premiers Inuits à s'être rendus dans le sud du pays l'ont fait pour des soins médicaux. La tuberculose, une infection respiratoire contagieuse, s'était répandue rapidement chez les Inuits. Au lieu de construire des installations médicales bien équipées dans le Nord, le gouvernement canadien a réagi en envoyant les malades dans des sanatoriums (centres pour le traitement de la tuberculose) dans le Sud. En 1956, un Inuit sur sept était traité dans les hôpitaux du Sud. Dans l'extrait ci-dessous, Peter Ittinuar, qui deviendra plus tard le premier député inuit du Canada, se rappelle que sa mère a été évacuée de sa maison à

Chesterfield Inlet, dans les Territoires du Nord-Ouest (maintenant le Nunavut), vers un sanatorium près de Winnipeg en 1953. En lisant les souvenirs que Peter a de sa mère, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Quel impact l'évacuation de la mère de Peter vers le Sud a-t-elle eu sur sa famille ?*
2. *Que nous apprend l'expérience de Peter au sujet des soins de santé dans le Nord dans les années 1950 ?*

En 1953, quand j'avais trois ans, ma mère est partie au sanatorium du lac Clearwater, juste au nord de Winnipeg, parce qu'elle avait la tuberculose. Elle a emmené ma sœur avec elle parce qu'elle n'avait qu'un an. Je me souviens encore de les voir monter dans l'avion monomoteur Norseman en hiver. Je crois que c'était en janvier ou en février ou autour de cette date. Je tenais la main de ma tante Masali. C'est elle qui a élevé mon autre sœur et moi pendant les neuf années où ma mère était à l'hôpital pour la tuberculose. Je me souviens de ma mère avant son départ. Je me souviens de la couleur du châle qu'elle portait. À cette époque, les femmes portaient un béret, un amauti et un châle écossais. Je me souviens qu'elle a été mise dans l'avion. Je ne me souviens pas avoir pleuré, mais j'ai une image distincte d'elle prenant cet avion et s'en allant. Dans les années qui ont suivi, j'ai vu des photos d'elle, mais je ne l'ai revue qu'à l'âge de neuf ans. Elle est revenue brièvement à la maison, puis est retournée au sanatorium.

Extrait de l'ouvrage « *Teach an Eskimo How to Read: Conversations with Peter Freuchen Ittinuar* », de Peter Ittinuar, (Iqaluit: Nunavut Arctic College, 2008), 22-23.

Document 20 : Rapport sur le système de santé du Nunavut

L'extrait suivant est tiré du Rapport sur l'état de la culture et de la société inuites 2007-2008. Publié chaque année par le Conseil de développement social du Nunavut, le rapport est déposé à l'Assemblée législative du Nunavut et à la Chambre des communes du Canada. La présente édition du rapport porte sur l'état de la santé et des soins de santé au Nunavut. En lisant le rapport, réfléchissez aux questions suivantes :

1. *Que vous apprend ce rapport sur les soins de santé dans le Nord ?*
2. *Le rapport suggère qu'une épidémie de tuberculose dans les années 1950 « a établi une tendance en matière d'évacuation médicale des Inuits vers les hôpitaux du Québec, de l'Ontario, du Manitoba et de l'Alberta. » Pourquoi est-ce important ?*
3. *Quel est le lien entre ce rapport et l'histoire du Southway Inn ?*

La géographie des soins de santé

Les distances entre les communautés et les hôpitaux recours, dans le système de santé du Nunavut, sont les plus importantes au Canada, peut-être même dans le monde. Aucune autre province et aucun autre territoire ne doit compter sur autant d'hôpitaux extraprovinciaux, dans autant de provinces, que le Nunavut. Ceci ne relève pas d'un concept. Le Nunavut a hérité du réseau de santé le plus étendu géographiquement, du Nord au Sud, au Canada; malheureusement, le financement requis pour composer avec cette réalité et plusieurs autres, depuis la fondation du Nunavut, a été totalement inadéquat. Il est donc inéquitable de critiquer le (gouvernement du Nunavut) pour les problèmes dont il a hérité. En fait, une grande partie de ce qui est habituellement considéré comme un service de santé n'est accessible qu'à l'extérieur du territoire ou ne repose que sur des professionnels de l'extérieur qui viennent par avion sur le territoire. C'est pourquoi il est quelque peu inapproprié d'utiliser le nom de soins de santé du Nunavut. Aucune autre activité du gouvernement du Nunavut, que l'on pense à l'éducation ou à l'habitation, n'est tenue de payer pour la prestation d'une grande partie de ses services à l'extérieur du territoire. Le système de santé du Nunavut s'est

jusqu'à maintenant voué à la pratique de faire voyager patients et médecins sur de longues distances, depuis le début de la participation importante du gouvernement aux affaires des Inuits, il y a 60 ans. Une épidémie de tuberculose, dans les années 1950, a contribué à l'établissement d'une dynamique d'évacuation médicale des Inuits vers les hôpitaux du Québec, de l'Ontario, du Manitoba et de l'Alberta, dynamique de dépendance qui persiste encore aujourd'hui. Les principaux mouvements des travailleurs de la santé et des bénéficiaires au Nunavut ne se font pas d'est en ouest sur l'ensemble du territoire, et ne sont certainement pas centrés localement, mais plutôt captifs de trois canaux nord-sud : entre Qikiqtaaluk et Ottawa (auparavant Montréal), Kivalliq et Winnipeg, ainsi que Kitikmeot et Yellowknife et Edmonton. Les répercussions sur les coûts sont renversantes : plus de la moitié des subventions de 100 millions \$ destinées aux services de santé non assurés du Nunavut entre 1996 et 2006 ont été consacrées aux frais de transport. Force est d'y voir davantage une subvention à l'industrie aérienne qu'au système de santé.

Extrait de «Nunavut's Health System: Annual Report on the State of Inuit Culture and Society» (Iqaluit: Nunavut Tunngavik Incorporated, 2008), 7.

Document 21 : L'itinérance chez les Inuits

Cet article est tiré d'un numéro de 2006 de Inuktitut, la revue publiée par Inuit Tapiriit Kanatami (anciennement Inuit Tapirisat du Canada), une organisation nationale inuite fondée en 1971. Le cinéaste et écrivain inuit Mosha Folger parle de l'itinérance chez les Inuits et des raisons pour lesquelles de nombreux Inuits touchés par la pénurie de logements dans le Nord choisissent de se rendre dans les villes du Sud. En lisant l'article, réfléchissez aux questions qui suivent.

1. *Que vous dit le rapport sur les raisons pour lesquelles les sans-abris inuits déménagent dans le Sud ?*
2. *L'auteur, Mosha Folger, a également réalisé le film de l'histoire retrouvée du Southway Inn. Comment sa caractérisation du voyage nord-sud des Inuits dans cet article se compare-t-elle au récit du film ?*

Une vie (pas trop difficile) dans la rue

L'itinérance est un mot étrange. Même dans l'Arctique, nous y pensons souvent d'un point de vue étroit, en termes de gens dans la rue, de mendiants, de gens qui font la manche, de vieilles dames qui poussent des chariots pleins de bric-à-brac dans des ruelles miteuses de Toronto, de Vancouver ou de New York. Mais dans l'Arctique, nous ne voyons pas ce genre d'itinérance. D'abord, il y fait trop froid. Ensuite, la plupart des gens qui pourraient se retrouver en train de pousser un chariot à Iqaluit, par exemple sur le périphérique, connaissent quelqu'un qui a un matelas de rechange, un espace de plancher supplémentaire ou, à tout le moins, un porche avec une porte pour garder le mauvais temps à distance. Et, à Iqaluit, il y a le dernier recours, un refuge pour sans-abris, avec un nombre limité de lits.

Mais cette solidarité communautaire, ce niveau de charité de la part des voisins, ne font pas disparaître l'itinérance. Ces gens n'ont toujours pas de maison. Il en résulte une itinérance cachée. Combien de personnes connaissez-vous qui « vivent avec une cousine et ses enfants » ? « Restent chez un ami pour l'instant » ? « Demeurent avec leur frère jusqu'à ce ils trouvent leur propre appartement » ? Un nombre stupéfiant de personnes vivent dans des espaces limités, avec une intimité limitée. En fait, 54 % des Inuits vivent dans ce genre de situation de surpeuplement. Et il y a peu d'échappatoires possibles. Larry (ce n'est pas son vrai nom) vivait dans une communauté arctique il y a environ un an, avec un de ses frères et sa famille. Après avoir été très frustré par la situation du logement (en fait, une véritable crise du logement) dans l'Arctique, Larry a

choisi une voie que la plupart des gens ne voudraient pas emprunter. Il s'est retrouvé à Ottawa, vivant dans la rue, dormant dans des refuges, mendiant pour se faire un peu d'argent. Son itinérance cachée dans l'Arctique est devenue une itinérance très visible à Ottawa.

Lorsque Larry voulait utiliser les services du refuge pour sans-abris d'Iqaluit, il a souvent constaté qu'il était plein à craquer à cause du manque d'espace. À Ottawa, Larry a trois options, et il peut toujours trouver un lit. Il utilise les services de trois refuges : la Mission, l'Armée du Salut, ou les Bergers de l'espoir. L'Armée du Salut et la Mission n'acceptent pas les personnes sous l'influence de l'alcool ou de la drogue, donc quand Larry est en état d'ébriété, il se dirige vers les Bergers de l'espoir, qui ont un programme appelé « Hope Recovery » où, comme le dit Larry, « les gens ivres peuvent aller dormir. » Selon lui, la nourriture n'est pas un problème à Ottawa, puisque les trois refuges qu'il utilise fournissent les repas. En effet, la Mission offre trois repas par jour à ceux qui y séjournent. Il y a aussi d'autres ressources comme le Joe's Parish Church, par exemple, où les sans-abris peuvent aller manger. « Alors, ajoute Larry, je n'ai jamais de problème quand j'ai faim. »

En revanche, voici ce qu'il dit quand il parle de la recherche de nourriture en tant qu'homme sans abri dans l'Arctique. « À Iqaluit, quand je vivais au refuge, ils avaient un programme de repas du midi, mais seulement une fois par jour. Il n'y avait pas beaucoup de nourriture disponible pour les sans-abris. [...] À Ottawa, j'ai tous ces endroits où je peux aller manger; je peux aussi aller au centre (inuit) et rencontrer mes congénères. » [...]

La vérité, c'est qu'il y aura toujours des Inuits sans-abris, que ce soit dans l'Arctique ou dans les centres du Sud comme Ottawa et Montréal. Mais il faut que le fait de continuer à vivre dans l'Arctique devienne aussi vivable que ce ne l'est dans les rues du Sud. La grave pénurie de logements dans les collectivités inuites, les problèmes liés à l'alcool, la violence familiale, le manque de logement et de nourriture – voilà autant de problèmes qui doivent être réglés dans l'Arctique pour empêcher que des gens comme Larry se sentent forcés de déménager à des milliers de kilomètres de chez eux pour vivre dans les rues des villes du Sud.

Extrait de « *Life on the (not so mean) streets* » par Mosha Folger; *Inuktitut* 100 (printemps 2006): 27 – 32.